

MAURICE ERNST

Notice lue par PIERRE LEROY

Pour évoquer, comme il convient, la jeunesse ardente et le sacrifice héroïque de Maurice Ernst, mon premier ami au Palais, et pour faire revivre sous vos yeux ce camarade si vivant, dont la fantaisie truculente sonnait le ralliement de nos rêves chimériques, il m'aurait fallu conserver l'inexpérience, l'enthousiasme et l'insouciance, si chargées de raison, de nos premières années de stage, où nous possédions vraiment l'avenir, parce que nous ne l'avions pas encore étreint.

Si j'éprouve quelque confusion à ressusciter aujourd'hui seulement ce passé, pieusement enfoui avec lui dans la terre de France, du moins puis-je me rendre témoignage d'avoir conservé dans mon cœur le souvenir ému de l'ami disparu, et d'en pouvoir parler avec autant de ferveur qu'au lendemain de sa mort.

Que de fois depuis ai-je évoqué sa mémoire avec ceux qui l'ont connu !...

C'est que nul autant que lui ne m'avait aussi rapidement séduit par la vivacité de son esprit et conquis par la générosité de son cœur.

Je vois encore son visage pétillant de malice et d'intelligence. J'ai dans l'oreille le son de sa voix un peu assourdie, comme par crainte de laisser se répandre trop vite le bouillonnement de sa pensée riche et tourmentée, je crois subir surtout la fascination de ses yeux d'acier avec lesquels il parlait vraiment ses discours.

Erudit, possédant à fond tous les classiques, artiste, comme devait l'être le fils d'un père wagnérien et le neveu du grand peintre Charles Cottet, croyant, « pénétré du sentiment net de tout ce que la bonté de Dieu lui permettait de réclamer à l'effort continu de sa volonté, plutôt que troublé par l'inquiétude d'une foi mystique », Maurice Ernst montrait avant tout une vraie et intelligente simplicité, et pour qui l'eût jugé trop vite, il eût pu paraître tantôt trop fin, tantôt trop naïf.

Au vrai, ce qui m'attirait surtout en lui, c'était le charme de sa fantaisie : il avait l'horreur des pontifes. Il savait tout ce que l'affectation de solennité cache d'égoïsme, de dureté et de sécheresse de cœur. Il était gai, il goûtait la vertu du rire et de l'ironie « qui ne raillent ni l'amour ni la beauté, mais qui calment la colère, et qui nous apprennent à nous moquer des méchants et des sots que nous pourrions avoir, sans eux, la faiblesse de haïr ». Gardant son indulgence pour les modestes, il puisait dans sa sévérité envers lui-même le droit de se gausser des travers de la fatuité. Il fallait l'entendre, dans les couloirs du Palais, témoigner autant d'admiration respectueuse pour les grands maîtres, que de raillerie pour les pédants qu'il qualifiait à haute voix de sa verve endiablée.

La ruée des ambitions mesquines, la vanité, des suffisances satisfaites, tout cela l'amusait prodigieusement. Il glanait des anecdotes qu'il racontait avec joie, et sans ménagement, et quand il se moquait ainsi finement des travers de quelques-uns, c'était pour lui une manière indirecte de témoigner son attachement à son Ordre, et à l'ordre.

Il avait le dessein de publier un petit recueil sur le Palais. Au hasard de nos

promenades, il en improvisait des passages : discours des candidats à la Conférence, discours de rentrée du Bâtonnier, conférences des colonnes, mercuriales de réouverture des tribunaux, et si grande était sa culture et sa facilité d'improvisation que souvent, en l'écoutant, je me demandais s'il se moquait ou s'il ne cherchait pas au contraire, à libérer l'excès d'une activité trop jeune encore pour recevoir l'emploi qu'elle méritait.

Je me souviens très nettement de la dédicace de ce volume qui ne fut jamais écrit :

« A la mémoire vénérée de Monsieur le Bâtonnier Cresson, dont les sages conseils et les prudents enseignements éloignèrent notre jeunesse de tant d'entreprises « audacieuses où se pourra, sans crainte, aventurer notre âge mur. »

Ah ! que j'aime cette fantaisie frondeuse qui dissimule mal l'ardeur de l'enthousiasme, la fantaisie de nos amis d'avant-guerre, des Dethomas, des Lelong, des Mary, des Blachère, qui, sous le masque de l'ironie cachaient le sérieux de leur pensée, et qui, comme Maurice Ernst partirent le sourire aux lèvres, et se firent tuer simplement en laissant à d'autres le soin de se tailler de la gloire facile dans leur héroïsme !...

En 1914, nous avons préparé ensemble le concours de la Conférence. Dédaignant les conseils des anciens, nous n'avions voulu, pour nos essais oratoires, d'autre contrôle que notre ardeur réciproque. Moins heureux que moi, Maurice Ernst n'avait pu obtenir « le titre envié de secrétaire de la Conférence » comme disent nos Bâtonniers.

Et pourtant quels admirables discours il avait prononcé : non pas de ces honnêtes morceaux de rhétorique, où les périodes habilement balancées cachent l'absence de personnalité, et par cela même, ne donnant prétexte à aucune hostilité, permettent à des juges souvent embarrassés, un accord facile. Mais des discours fulgurants, passionnés, des discours d'orateur véritable qui veut dominer son public, qui ne lui sacrifie rien de sa pensée, et qui se soucie moins de plaire en s'amoindrissant que de conquérir en s'affirmant. Les orateurs de cette trempe peuvent connaître l'insuccès passager ; leur originalité surprend et déconcerte, mais tôt ou tard, elle s'impose et classe au premier rang ceux qui ont eu le courage de ne rien lui sacrifier. Maurice Ernst était de ceux-là : dédaigneux des succès faciles, il serait rapidement devenu un des premiers orateurs de notre temps.

Son échec le chagrina. Il eut la fierté de n'en rien laisser paraître. Sans doute, fus-je un des rares intimes auxquels il confia sa déception justifiée. Mais il n'en éprouvait nul dépit.

Il était trop profondément religieux pour jamais se plaindre, et il oublia vite le rêve envolé pour ne plus songer qu'à l'angoisse de sa Patrie.

Ces jours de fièvre de la seconde quinzaine de juillet 1914, inutile de vous les retracer, mes chers camarades. Ils sont tellement restés gravés dans notre mémoire, qu'alors qu'il faut faire effort pour différencier les années récentes, toutes semblables dans leur monotonie quotidienne, il suffit d'écouter notre souvenir pour revivre, dans ses plus petits détails, la fin brutale de notre jeunesse et de la douceur de vivre.

Chaque jour, je retrouvais Maurice Ernst, dès dix heures du matin, dans la salle des assises que nous prenions d'assaut, et nous assistions, muets et haletants, aux débats les plus émouvants qu'aura sans doute jamais entendus un prétoire de justice ; et tandis que, résistant à la marée de honte qui risquait d'emporter toutes les consciences, deux seuls hommes, tout seuls, Monsieur le Bâtonnier Chenu et Monsieur le Bâtonnier Labori savaient se montrer dignes des circonstances, et seuls se souciaient de sauver l'honneur de la France que leur noble caractère sut préserver de toute souillure, nous ne pouvions pas dissimuler notre fierté d'appartenir à un Ordre qui donne de tels exemples.

Malgré tout, nous ne voulions pas croire à l'irréparable. Nous sentions obscuré-

ment peser sur nos épaules le poids d'un destin cruel, mais nous ne pouvions nous empêcher d'espérer que Dieu saurait nous en épargner l'injustice. Huit jours à peine avant la guerre, nous échafaudions encore joyeusement des projets de vacances. Comme toujours, Maurice Ernst était l'animateur. Il avait rêvé de nous entraîner au hasard des jours et des crépuscules le long des chemins de sa Savoie, et de s'appliquer à nous révéler les gloires de sa beauté visible et les hautes richesses de son âme cachée, pour fortifier notre amitié en lui faisant aimer davantage l'éternelle jeunesse de la Patrie.

Nous devions partir à trois, lui, Robert Coulet et moi. Il voulait nous emmener, sac au dos, rejoindre à travers la montagne, son plateau de Féterne, pour écouter avec lui « la leçon de pureté et de joie qu'il avait reçue naguère dans les prés silencieux qu'escalade la lente procession des sapins et qu'ennoblit la prière muette des pierres sacrées qui furent des cloîtres » (1).

Jusqu'au dernier moment, il voulut garder l'espérance. Mais bousculant les rêves et les illusions, les événements se précipitaient. De jour en jour l'angoisse étreignait tous les cœurs. Le 28 juillet, nous sortîmes ensemble pour la dernière fois : parmi la foule dense des boulevards, nous cherchions un passage pour aller aux nouvelles. Elles détruisaient l'espérance, mais non point la gaieté, et c'est avec l'insouciance de notre jeunesse que ce soir-là nous regagnâmes nos domiciles, au rythme gai d'une chanson de marche. Nous savions que nous allions nous quitter, sans doute pour toujours. Sa clairvoyance ne se forgeait point de vaines illusions, mais ses yeux n'en laissaient rien paraître. Les fades sentimentalités répugnent aux amitiés viriles. Il ne voulut point que la nôtre fut ternie par un moment de défaillance, et ce soir-là, simplement, le corps droit, l'âme égale, son clair regard fixé dans le mien, il me tendit la main et il s'en fut dans la sérénité, comme si je devais le retrouver le lendemain pour l'accomplissement de la tâche quotidienne.

Je ne l'ai jamais revu.

Trois semaines après, il tombait, face à l'ennemi, et je suis encore là troublé au fond de moi-même par l'impuissance où je suis de trouver des accents dignes de lui.

Maurice Ernst, mon ami très cher, quelques sacrilèges que puissent paraître mes paroles, laisse-moi te dire que tu as choisi la meilleure part.

Je te connais trop bien pour ne pas savoir que je trahirais ta mémoire si je plaignais ton destin. Ta jeunesse frémissante, chargée pourtant d'espoirs illimités, n'en désirait point de plus magnifique.

L'héroïsme s'empare de quelques-uns malgré leur volonté, et pour leur garder son joug bienfaisant, il réveille dans leur cœur les vieilles sensibilités endormies qu'y amassèrent les siècles et qu'ignorait leur inconscience. Toi, tu savais ; c'est ta grandeur. Tu détestais la guerre, mais la voyant venir, tu t'étais appliqué à maintenir toujours en éveil ton esprit et ton corps, et pour gravir la cime de l'héroïsme, il te suffit simplement de continuer à suivre la voie que te traça la probe netteté de ton jugement.

A toi, qui fus un passionné d'action, il convenait que la mort épargnât les tristesses d'un lent affaiblissement et qu'elle écartât de tes yeux le douloureux spectacle d'une diminution. Bien que mon cœur en ait saigné, j'aime qu'elle soit venue te choisir, comme un élu, au plus fort de ton activité, pour t'installer brusquement dans la gloire éternelle.

Pour nous tous, anciens combattants, qui te confondons dans un même amour avec la Patrie bien aimée, tu demeures plus vivant que jamais ; nous conserverons jalousement ton souvenir fraternel, et, tant que nous vivrons, tu pourras dormir tranquille ton dernier sommeil, car, pour nous empêcher d'oublier, tu gardes dans ta tombe le meilleur de nous-même, notre jeunesse ensevelie à tes côtés.

(1) Maurice Ernst. — « Sur les routes de ma Savoie ».